

Jean de La Fontaine

---

# La Coupe enchantée

Comédie

**TV5MONDE**

La télévision qui aime les livres

# La Coupe enchantée

Comédie



Apprenez et  
enseignez

le  
français

avec  
TV5MONDE

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie  
d'apprendre et enseigner le français

Pour les apprenants : [apprendre.tv5monde.com](http://apprendre.tv5monde.com)

Pour les enseignants : [enseigner.tv5monde.com](http://enseigner.tv5monde.com)



[www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise](https://www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise)



EnseignerTV5 et ApprendreTV5

**TV5MONDE**

Jean de La Fontaine

# La Coupe enchantée

Comédie

# Notice

Quoi qu'en dise Maupoint, dans sa *Bibliothèque des théâtres* (Paris, 1733, in-8°, p. 85), ce n'est pas « l'éducation que M. G \*\*\*, architecte, voulut donner à sa fille en la tenant enfermée et privée de la connaissance des hommes », qui « a fourni le sujet de cette petite pièce » : elle est tirée de deux contes de la Fontaine, *les Oies de frère Philippe* et *la Coupe enchantée*, et fut jouée pour la première fois à la Comédie-Française le vendredi 16 juillet 1688, à la suite de la *Cléopâtre* de la Chapelle. Comme nous l'apprennent les frères Parfaict (tomes VIII, p. 65, XIII, p. 85), et les registres conservés aux archives de la Comédie-Française, elle eut vingt-trois représentations jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre de la même année, fut reprise le 23 octobre, et resta au répertoire.

Elle fut publiée en 1710, sous le nom de M. Chammelay (Champmeslé), à Paris ; c'est un in-12 de 45 pages chiffrées et 2 non numérotées pour le Privilège. En voici le titre :

LA  
COUPE ENCHANTÉE  
COMÉDIE  
PAR  
M. CHAMMELAY.  
À PARIS  
MDCCX  
*Avec Privilège*

Elle fut insérée en 1735 dans les *Œuvres de Monsieur de Champmeslé* (Paris, 2 volumes in-12), tome II, p 573-620. Nous suivons le texte de 1710 et donnons les variantes de l'édition de 1735, et de celles de 1803, 1812, et suivantes, sauf les différences d'orthographe du patois rustique, différences qui ne peuvent être attribuées qu'à la fantaisie des éditeurs.

On ne saura jamais la part que la Fontaine a prise à la composition de cette petite comédie, mais on reconnaîtra qu'il devait bien quelque assistance à Champmeslé, au mari de la charmante actrice à laquelle il avait dédié *Belphégor*. Quoiqu'il n'ait joui, à ce qu'il prétend du moins, que de sa voix touchante et de ses accents enchanteurs, que de ses beaux yeux, de son tendre sourire, et de sa grâce incomparable, sa reconnaissance a bien pu se traduire par cette collaboration, malheureusement insuffisante, et où l'on regrette qu'il n'ait pas mis un peu plus d'ardeur.

Cependant cet ouvrage n'est pas aussi mauvais qu'on l'a prétendu. Contrairement à l'avis de la plupart des critiques, Petitot le juge assez favorablement, et d'une manière fort sensée, dans son *Répertoire du théâtre français, etc.* (tome XVI, p 250-251) : « Les pièces, dit-il, dont le comique est fondé ou sur la fêerie, ou sur le merveilleux de la fable, ne peuvent être tout au plus que d'agréables badinages. De toutes celles qui ont paru au théâtre français depuis *Amphitryon, la Coupe enchantée* peut être considérée comme la meilleure. Tirée de deux contes un peu libres, elle ne passe point les bornes de la décence convenue au théâtre ; les plaisanteries sont vives et piquantes ; et leur légèreté effleure agréablement ce que le sujet peut avoir de scabreux pour des oreilles délicates. Dans cet ouvrage, fait avec rapidité et sans aucune prétention, on retrouve quelquefois la naïveté charmante du fabuliste et l'innocente malice du conteur : elles ne suffiraient pas pour remplir la vaste conception d'une pièce de caractère, mais elles donnent à une petite comédie une originalité qui la rend très agréable.

« ... Le personnage de Lélie est tel qu'il doit être... Un poète moderne l'aurait présenté comme un enthousiaste ; il aurait peint avec un style "brûlant" l'ardeur de ses désirs... La Fontaine, au contraire, n'a donné à Lélie qu'un empressement très naturel dans un jeune homme ; il s'exprime avec candeur et simplicité, et ne prend point au tragique une rencontre qui ne peut être que très agréable pour lui.

*L'Oracle et les Grâces*, de Saint-Foix, sont de faibles imitations de *la Coupe enchantée*. On trouve dans ces pièces du bel esprit, une sensibilité minutieuse, et une fausse délicatesse. Les autres comédies de féerie ou de magie ne sont pas meilleures. C'est ce qui nous a décidé à ne placer dans notre recueil que la pièce de la Fontaine, qui, sans être un chef-d'œuvre, peut être regardée comme un modèle dans ce genre. »

Elle a été reprise il n'y a pas longtemps, le 7 mai 1886, à la Comédie-Française ; elle avait été donnée le 27 avril précédent au Trocadéro, dans la grande représentation organisée par le comité formé pour l'érection d'une statue à la Fontaine. Voici quelle était la distribution des rôles :

ANSELME.....	M. Clerh.
THIBAUT.....	M. Coquelin cadet.
JOSSELIN.....	M. Leloir.
BERTRAND.....	M. Laugier.
GRIFFON.....	M. Villain.
TOBIE.....	M. Joliet.
LÉLIE.....	Mme Durand.
LUCINDE.....	Mme Muller.
PERRETTE.....	Mme Kalb.

# Personnages

**ANSELME.**

**LÉLIE** : fils d'Anselme.

**JOSSELIN** : gouverneur de Lélie.

**BERTRAND** : fermier d'Anselme.

**M. GRIFFON** : beau-frère.

**M. TOBIE** : beau-frère.

**LUCINDE** : fille de M. Tobie.

**THIBAUT** : fermier de M. Tobie.

**PERRETTE** : femme de Thibaut.

*La scène est dans la cour du château d'Anselme.*



# Scène première

Bertrand, Lucinde, Perrette.

BERTRAND

Non, mordienne ! vous dis-je, je ne me laisserai pas enjôler davantage.

LUCINDE

Eh ! mon pauvre garçon !

BERTRAND

Je n'en ferai rien.

PERRETTE

Auras-tu bien le cœur si dur, que... ?

BERTRAND

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE

Laisse-nous ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND

Je ne vous y laisserai pas un iota davantage, ventreguoyne ! Si quelqu'un vous allait trouver enfarmées dans ma logette, et que dirait-on ?

PERRETTE

Ardé ! ce qu'on en dirait serait-il tant à ton désavantage ?

BERTRAND

Testigué ! si notre maître, qui hait les femmes, venait à vous trouver, où en serais-je ?

LUCINDE

Quand il saura que je suis une jeune fille persécutée par une belle-mère, abandonnée à la sollicitation et à l'inimitié de mon propre père, et qui fuit la maison paternelle de crainte d'épouser

un magot qu'elle me veut donner parce qu'il est son neveu, mes larmes le toucheront ; il aura pitié de moi, sans doute.

BERTRAND

Morgué ! je vous dis qu'il n'est point pitoyable : je le connais mieux que vous.

PERRETTE

Et moi, je gage que ses larmes le débaucheront comme elles m'ont débauchée : je ne les vis pas plus tôt couler, que je me résolus d'abandonner mon ménage pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je sois mariée à Thibaut, le fermier de son père, qui est le meilleur homme du monde, et de la meilleure humeur. Est-ce que ton maître sera plus rébarbatif que moi ?

BERTRAND

Ventredî ! vous me feriez enrager. Est-ce que je ne savons pas bien ce que je savons ?

LUCINDE

Fais-moi parler à ce jeune homme que tu dis qui est son fils ; je le toucherai, je m'assure, et je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son père en notre faveur.

BERTRAND

Eh bien ! eh bien ! ne voilà-t-il pas ? Palsanguoy ! n'an dit bian vrai, qu'il n'y a riant de si dur que la tête d'une femme. Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils est le *Tu autem* du sujet pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quilles ? que le père ne veut point que le fils en voie aucune ? que le fils n'en connaît non plus que s'il n'y en avait point au monde, et qu'il ne sait pas seulement comme on les appelle ? que le père, sottement, lui apprend tout cela ; que le fils croit tout cela sottement ; et que... que... Que diable ! ne vous ai-je pas dit tout cela ?

PERRETTE

Eh bien ! oui. Mais d'où vient qu'il ne veut pas que son fils connaisse des femmes ? Est-ce une si mauvaise connaissance ?

BERTRAND

D'où vient... d'où vient... Eh ! l'esprit bouché, ne vous souvient-il pas que, de fil en aiguille, je vous ai conté que le père avait épousé une femme qui en savait bien long ? et que pour empêcher qu'il n'ait comme li le même malencontre qu'il a li, comme bien d'autres, il a juré son grand juron que jamais femme ne serait de rien à ce fils ? Et voilà ce qui fait justement que... Mais, ventreguienne ! que de babil ! est-ce que vous ne voulez donc pas vous taire, et me tourner les talons ?

LUCINDE, *lui donnant de l'argent.*

Mon ami ! mon pauvre ami !

BERTRAND

Mon ami ! mon pauvre ami !... Jarnigué ! ne v'là-t-il pas encore la chanson du ricochet, avec vos pièces d'or ?

PERRETTE

Eh ! va, va, prends toujours.

BERTRAND

Ventregué ! que veux-tu que j'en fasse ?

LUCINDE, *lui en donnant encore.*

Mon pauvre garçon !

BERTRAND

Tastigué ! n'avez-vous point de honte de me tenter comme ça ?

PERRETTE

Prends, te dis-je.

BERTRAND

Morgué ! c'est être bien Satan.

LUCINDE

Bertrand...

BERTRAND

Jarni ! cela est cause que je vous ai déjà fait passer la nuit dans ma cahute.

PERRETTE

Le grand malheur !

BERTRAND

Morgué ! cela va encore être cause que je vous y ferai passer le jour.

LUCINDE

Mon cher Bertrand !

BERTRAND

Mort de ma vie ! que vous ai-je fait ?

PERRETTE

Eh ! prends, prends.

BERTRAND

Prends, prends. Morguoy ! prends toi-même.

PERRETTE

Eh bien ! donne-le-moi, je le prendrai.

BERTRAND

Tu as bien envie de me voir frotter.

PERRETTE

Là, là, prends courage ; il ne t'est point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée. Ramène-nous dans la logette.

BERTRAND

Oui ; mais, morgué ! notre petit maître est un charreur de midi à quatorze heures ; il a toujours le nez fourré partout. S'il vient à vous trouver ! hem ?

LUCINDE

Peut-être sera-t-il bien aise de nous voir et de nous parler.

BERTRAND

Testigué ! ne vous y fiez pas ; c'est un petit babillard qui ne manquerait pas de l'aller dire à son père. Il vaut mieux que je

vous boute dans quelque endroit où il n'aille pas vous charcher.  
Attendez, je vais voir si personne ne nous en empêche.

# Scène II

Lucinde, Perrette.

LUCINDE

Enfin, Perrette, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

PERRETTE

Oui, mais je ne sommes guère loin du châtaiu de votre père : j'ai peur que je ne soyons pas longtemps ici sans qu'on vienne nous y chercher.

LUCINDE

Nous y serons bien cachées. Mais en conscience, Perrette, voudrais-tu partir d'ici sans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur où l'on le fait vivre ?

PERRETTE

Ouais ! vous vous intéressez bien pour lui ! Si j'osais, je croirais quelque chose.

LUCINDE

Et que croirais-tu ?

PERRETTE

Je croirais que vous ne seriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE

Tu ne sais ce que tu dis.

PERRETTE

Oh ! par ma foi, j'ai mis le nez dessus.

LUCINDE

Que veux-tu dire ?

PERRETTE

Mon gheu ! je ne sis pas si sottte que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention par le trou de la

sarrure, je me dis à part moi : « V'là notre maîtresse Lucinde qui se prend ; et, si ce grand dadais que n'an lui veloit bailler pour époux avait eu aussi bonne mine que ce petit étourniau-ci, je ne serions pas sorties de la maison. »

#### LUCINDE

Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avoue que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme, et que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit. Mais jusques à présent je ne m'aperçois pas que mon cœur agisse par un autre mouvement que par celui de la compassion.

#### PERRETTE

Eh ! oui, oui, vous autres grosses dames vous n'allez point tout d'abord à la franquette : vous faites toujours semblant de vous déguiser les choses. Pour moi, je n'y entends point tant de façons ; et, quand Thibaut me prit la main pour la première fois pour danser, qu'il me la serrit de toute sa force, je devinai tout du premier coup c'en que chela voulait dire... Mais qu'entends-je ?

# Scène III

Thibaut, Lucinde, Perrette.

THIBAUT, *derrière le théâtre.*

Haye, haye, haye !

LUCINDE

Quelle voix a frappé mon oreille ?

THIBAUT

Ho, ho, ho !

PERRETTE

Ah ! Madame, c'est la voix de notre mari Thibaut : nous v'là perdues.

LUCINDE

Courons promptement nous cacher.



# Scène IV

Lucinde, Perrette, Bertrand, Thibaut.

BERTRAND

Où courez-vous ? Fuyez, fuyez de ce côté.

LUCINDE

Thibaut, le mari de Perrette, vient par ici.

BERTRAND

Josselin, le gouverneur de notre petit maître, vient par là.

THIBAUT

Holà, quelqu'un, holà !

PERRETTE

Entends-tu ? c'est fait de nous, s'il nous trouve.

# Scène V

Lucinde, Perrette, Josselin, Bertrand, Thibaut.

JOSSELIN, dans le château.

Bertrand ! eh ! Bertrand !

BERTRAND

Oyez-vous ? nous sommes flambés, s'il nous voit.

LUCINDE

Où nous cacher ?

BERTRAND

Rentrez dans ma logette, et n'en ouvrez point la porte à personne.

# Scène VI

Josselin, Bertrand, Thibaut.

JOSELIN

Qui est-ce donc qui crie de la sorte ?

BERTRAND

Il faut que ce soit quelque passant qui s'est égaré...  
Mais le v'là.

THIBAUT

Eh ! parlez donc, vous autres ; êtes-vous muets ?

JOSELIN

Non.

THIBAUT

Vous êtes donc sourds ?

JOSELIN

Encore moins.

THIBAUT

Et pourquoi donc ne répondez-vous pas ?

JOSELIN

Parce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUT

Palsangué ! vous êtes trop drôles ! Puisque vous n'êtes ni sourds  
ni muets, il faut que je vous embrasse ; oui, morgué ! je sis votre  
serviteur.

JOSELIN

Est-ce que nous nous connaissons ?

THIBAUT

Je ne sais pas ; mais je crois que nous ne nous sommes jamais  
vus.

JOSSELIN

C'est ce qui me semble.

THIBAUT

Palsangué ! vous v'là bian étonnai !

JOSSELIN

Et qui ne le serait pas ? nous ne nous connaissons point, et vous m'embrassez comme si nous nous étions vus toute notre vie.

THIBAUT

Tastigué ! vous avez biau dire, je vois à votre mine que vous êtes un bon vivant, et que vous m'enseignerez ce que je charche.

JOSSELIN

Et que cherchez-vous ?

THIBAUT

Je charche ma femme ; ne l'avez-vous point vue ?

JOSSELIN

Ah ! vraiment oui, c'est bien ici qu'il faut chercher des femmes !

THIBAUT

Elle a nom Parrette. Elle s'en est enfuie de cheux nous, palsangué ! chela est bian drôle, pour courir les champs avec la fille de M. Tobie, notre maître, que l'on voulait marier maugré elle au fils de M. Griffon, neveu de notre maîtresse. Je ne sais, morgué ! comme ces masques ont fagoté tout chela ; mais la nuit Parrette se couchi auprès de moi, et pis je ne l'y trouvis plus le lendemain : avez-vous jamais rien vu de plus plaisant que chela ?

JOSSELIN

Cela est fort plaisant.

THIBAUT

Oh ! ce qu'il y a de plus récréatif, c'est qu'elles sont toutes fines seules ; et, comme elles sont, morguoy ! bian jolies, si elles

allaient rencontrer quelque gaillard qui voulût en faire comme des choux de son jardin, elles seraient bien attrapées ! Tout franc, quand je songe à chela, je n'en ris, morgué ! que du bout des dents.

JOSSELIN

Que craignez-vous ?

THIBAUT

Je crains... et que sais-je, moi ? je crains... Est-ce que vous ne savez pas ce qu'on craint quand on ne sait où diable est sa femme ?

JOSSELIN

Si vous aviez envie de savoir ce qui en est, on pourrait vous donner satisfaction.

THIBAUT

Bon ! est-ce qu'on sait jamais ça ? Pour s'en douter, passe ; mais pour en être sûr, nifle. J'aurais, morgué ! biau le demander à Parrette, elle ne l'avouerait jamais : elle est trop dessalée.

JOSSELIN

Nous avons ici un moyen sûr pour en savoir la vérité.

THIBAUT

Et qu'est-ce encore ?

JOSSELIN

C'est une coupe qui est entre les mains du seigneur de ce château : quand elle est pleine de vin, si la femme de celui qui y boit lui est fidèle, il n'en perd pas une goutte ; mais, si elle est infidèle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT

Cela est bouffon ! Et où diable a-t-il pêché cela ?

JOSSELIN

Il l'a achetée d'un Arabe qui, soit par composition ou par enchantement, y avait attaché cette vertu.

THIBAUT

Et pourquoi ce Monsieur acheta-t-il ce joyau-là ?

JOSSELIN

Par curiosité.

THIBAUT

Est-ce qu'il était marié ?

JOSSELIN

Oui.

THIBAUT

J'entends, j'entends ; il voulait voir si sa femme... n'est-ce pas ?

JOSSELIN

Justement.

THIBAUT

D'abord qu'il eut la coupe, il y but, je gage ?

JOSSELIN

Vous l'avez dit.

THIBAUT

Elle répandit ?

JOSSELIN

Non.

THIBAUT

Morgué ! c'est être bien plus heureux que sage ! Il s'en tint là ?

JOSSELIN

Non.

THIBAUT

Il y rebut ?

JOSSELIN

Oui.

THIBAUT

Tastigué ! v'là un sot homme.

JOSSELIN

Plus encore que vous ne le dites.

THIBAUT

Et comment donc ? contez-moi cela pour rire.

JOSSELIN

Il voulut éprouver sa femme.

THIBAUT

Le benêt !

JOSSELIN

Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUT

Le jocrisse !

JOSSELIN

Il lui envoya des présents.

THIBAUT

L'impertinent !

JOSSELIN

Il lui donna un rendez-vous.

THIBAUT

Elle y vint ?

JOSSELIN

Est-ce qu'on résiste aux présents ?

THIBAUT

Et comment cela se passa-t-il ?

JOSSELIN

En excuses du côté de la dame ; en soufflets de la part du mari.

THIBAUT

Elle les souffrit patiemment ?

JOSSELIN

Oui ; mais quelques jours après...

THIBAUT

Il but encore dans la coupe ?

JOSSELIN

Oui.

THIBAUT

Et que fit la coupe ?

JOSSELIN

Elle répandit.

THIBAUT

Quand on n'a que ce qu'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSELIN

Il s'en prit à tout le monde, et vint de dépit se loger dans ce château écarté, pour ne plus entendre parler de femme de sa vie.

THIBAUT

Avec la coupe ?

JOSSELIN

Avec la coupe.

THIBAUT

Et de quoi lui sert-elle ?

JOSSELIN

Elle lui sert à voir qu'il a beaucoup de confrères, et cela le console.

THIBAUT

Et comment le voit-il ?



JOSSELIN

Il engage tous les passants que le hasard conduit ici d'en faire l'épreuve.

THIBAUT

Et depuis quand fait-il ce métier-là ?

JOSSELIN

Depuis quatorze ou quinze ans.

THIBAUT

En a-t-il bien vu depuis ce temps-là ?

JOSSELIN

Oh ! en quantité.

THIBAUT

Par ma fique ! v'là tout fin droit ce qu'il faut pour bouter notre maître et son biau-frère à la raison. L'un est un bon Normand, qui a épousé une Languedocienne, sœur de l'autre ; et l'autre est un Gascon, qui a épousé une Parisienne : comme ils sont logés vison-visu, ils se tarabustent toujours sur le chapitre de leurs femmes : je vais leur dire que la coupe les mettra d'accord. Ils rôdent autour de cette montagne, pour apprendre des nouvelles de leur fille... Mais quel est ce vilain Monsieur-là ?

JOSSELIN

C'est le maître de la coupe, et le seigneur de ce château.

# Scène VII

Anselme, Josselin, Thibaut.

ANSELME

Ah ! Monsieur Josselin ! mon pauvre Monsieur Josselin !

JOSSELIN

Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur ?

ANSELME

Je suis dans le plus grand de tous les embarras. Mon... Qui est cet homme-là ?

JOSSELIN

C'est un honnête paysan qui est en quête de sa femme : elle s'est échappée de chez lui avec une jeune fille ; et, pour les retrouver, il est avec une paire de Messieurs qu'il va chercher pour faire l'essai de votre coupe.

THIBAUT

Je vais vous amener de la pratique ; laissez faire.

# Scène VIII

Anselme, Josselin, Bertrand.

ANSELME

Ah ! vraiment, de la coupe ! j'ai bien d'autres tintouins dans la tête.

JOSSELIN

Qu'avez-vous donc ?

ANSELME

J'ai vu... Ouf !

BERTRAND

Aurait-il vu ces masques de femmes ? Écoutons.

ANSELME

Je viens de voir... Lui donnant un soufflet. Que fais-tu là ?

BERTRAND

Rien.

ANSELME

Va à ta besogne, et ne reviens point *qu'on ne t'appelle*.

# Scène IX

Anselme, Josselin.

ANSELME

Je viens de voir mon fils. Le petit pendard m'a fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sens dessus dessous. Il lui prend des curiosités toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSELIN

Ma foi ! Monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit ; je crains bien que toutes ces précautions ne deviennent inutiles, et que cette démangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde ne porte davantage son petit génie aux connaissances du beau sexe.

ANSELME

Et qui l'instruira qu'il y a des femmes ?

JOSSELIN

Tout, Monsieur ; le bon sens premièrement : oui, ce certain bon sens qui vient avec l'âge, à cet âge qui nous retire insensiblement des bras de l'enfance pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses : la raison vient, et, parmi plusieurs curiosités, nous fait apercevoir que l'homme ne vient point sur la terre comme un champignon ; que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts. Ces ressorts viennent à se mouvoir par le moyen du cœur ; ce mouvement du cœur échauffe le cerveau ; cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne connaît pas bien d'abord ; l'amour se met quelquefois de la partie, il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre

intelligibles ; et voilà comme la connaissance vient aux jeunes gens, ordinairement malgré qu'on en ait.

#### ANSELME

Tous ces raisonnements sont les plus beaux du monde ; mais je m'en moque, et j'empêcherai bien que mon fils... Le voici. Je ne suis pas en état de lui parler : mon désordre paraîtrait à sa vue. Fortifiez-le dans mes pensées pendant que je vais me remettre.

# Scène X

Lélie, Josselin.

LÉLIE

D'où vient que mon père me fuit ?

JOSSELIN

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose ?

LÉLIE

Je ne sais.

JOSSELIN

Vous ne savez ?

LÉLIE

Non, je ne sais ce que je lui veux ; je ne sais ce que je me veux à moi-même. Je sens que je m'ennuie ; et je ne sais pourquoi je m'ennuie.

JOSSELIN

C'est que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'esprit de jouir des beautés qui se présentent à vous.

LÉLIE

Et quelles sont ces beautés ?

JOSSELIN

Le ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le jour, la nuit, le soleil, la lune, les étoiles, les arbres, les prés, les fleurs, les fruits.

LÉLIE

Oui, tout cela est fort divertissant ! Ah ! mon cher Monsieur Josselin, je voudrais bien...

JOSSELIN

Quoi ?

LÉLIE

Vous ne le voudrez pas, vous ?

JOSSELIN

Qu'est-ce encore ?

LÉLIE

Promettez-moi que vous le voudrez.

JOSSELIN

Selon.

LÉLIE

Je voudrais bien aller me promener autre part qu'ici.

JOSSELIN

Plaît-il ?

LÉLIE

Ah ! je savais bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSELIN

Avez-vous oublié que votre père vous l'a défendu ?

LÉLIE

Et c'est parce qu'il me l'a défendu que je meurs d'envie de le faire. Car, enfin, je m'imagine qu'il y a dans le monde des choses qu'il ne veut pas que je sache ; et ce sont ces choses-là que je m'imagine, que je brûle de savoir.

JOSSELIN

Le petit fripon !

LÉLIE

Oh ! ça, Monsieur Josselin, en bonne vérité, dites-moi ce que c'est que ces choses-là.

JOSSELIN

Qu'est-ce à dire, ces choses-là ?

LÉLIE

Oui ; qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici ?

JOSSELIN

Rien.

LÉLIE

Vous mentez, Monsieur Josselin.

JOSSELIN

Point du tout.

LÉLIE

On me cache bien des choses, Monsieur Josselin ; vous lisez dans des livres, et mon père y sait lire aussi. Pourquoi ne m'a-t-on pas appris à y lire ?

JOSSELIN

On vous l'apprendra ; donnez-vous patience.

LÉLIE

Je ne puis plus vivre comme cela, et c'est une honte d'être si ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSELIN

Voilà un petit drôle qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LÉLIE

Et si mon père venait à mourir, Monsieur Josselin, car je sais bien qu'on meurt, que deviendrai-je ?

JOSSELIN

Vous deviendrez mon fils, et je serais votre père pour lors.

LÉLIE

Vous vous moquez de moi, Monsieur Josselin. Ce n'est pas comme cela que cela se fait ; et ce serait à mon tour d'être père de quelqu'un.

JOSSELIN

Eh bien ! vous seriez le mien, si vous vouliez, et je serais votre fils, moi.



LÉLIE

Oh ! ce n'est pas comme cela que cela se fait, assurément. Vous ne voulez pas me le dire ; mais je le saurai : vous avez beau faire.

JOSSELIN

Oh ! vous saurez, vous saurez que vous êtes un petit sot, et que vos discours me fatiguent.

LÉLIE

Monsieur Josselin, si vous ne me menez promener, j'irai me promener tout seul : je vous en avertis.

JOSSELIN

Oui ! et je vais, moi, tout de ce pas, avertir votre père de vos extravagances, et vous verrez après où je vous mènerai promener. Oh ! oh ! voyez-vous le petit impudent, avec ses promenades !

LÉLIE

Il a beau dire, je sortirai d'ici, quand je devrais mourir sur les pas de la porte.

# Scène XI

Lucinde, Lélia, Perrette.

PERRETTE

Madame, le voilà tout seul.

LUCINDE

Approchons-nous pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LÉLIE

Mon père n'est pourtant pas un bon père de ne me pas montrer tout ce qu'il sait ; et c'est ce qui fait que je n'ai pas de peine à me résoudre à le quitter.

PERRETTE

Il ne faut pas lui dire d'abord qui nous sommes ; mais je gage bien qu'il le devinera.

LÉLIE

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je sache est cent fois plus beau que ce que je sais. Je pense je ne sais combien de choses, toutes plus jolies les unes que les autres, et je meurs d'impatience de savoir si je pense juste... Mais que vois-je ? Voilà deux jeunes garçons joliment habillés. Je n'en ai point encore vu comme ceux-là : je voudrais bien les aborder ; mais je suis tout hors de moi-même, et je n'ai pas presque la force de parler. Ils se baissent, et puis se haussent : qu'est-ce que cela signifie ?

LUCINDE

Nous hésitons à vous aborder.

LÉLIE

Ils parlent comme moi ; que de questions je vais leur faire !

LUCINDE

Vous paraissez étonné de nous voir ?

LÉLIE

Oui, je n'ai jamais rien vu de si beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaisir à voir.

PERRETTE

Oh ! mort de ma vie ! que la nature est une belle chose !

LÉLIE

D'où venez-vous ? qui vous a conduits ici ? Est-ce mon père ou moi que vous y cherchez ? De grâce, ne parlez point à mon père, et demeurez avec moi.

LUCINDE

À ce que je puis juger, vous n'êtes point fâché de nous voir ?

LÉLIE

Je n'ai jamais eu tant de joie.

PERRETTE

Cela est admirable ! Et que croyez-vous de nous, s'il vous plaît ?

LÉLIE

Les deux plus belles créatures du monde. Je n'ai jamais rien vu ; mais je ne connais rien de plus parfait que vous, et je n'ai plus de curiosité pour tout le reste. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure ! je demeurerai toujours ici, et mon père et Monsieur Josselin en seront ravis.

LUCINDE

Vous en jugeriez autrement, si vous saviez ce que nous sommes.

LÉLIE

Et n'êtes-vous pas des hommes comme nous ?

PERRETTE

Oh ! vraiment non : il y a bien à dire.

LÉLIE

Hors les habits et la beauté, je n'y vois point de différence.

PERRETTE

Oui-da ! c'est bien tout un ; mais ce n'est pas de même.

LÉLIE

Il est vrai que je sens, en vous voyant, ce que je n'ai jamais senti. Ah ! si vous n'êtes pas des hommes, dites-moi ce que vous êtes, je vous en conjure.

LUCINDE

Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout à fait ?

LÉLIE

Non ; mais ce n'est pas la faute de mon cœur, c'est la faute de mon esprit.

PERRETTE

Eh bien ! tenez, mon pauvre enfant, bien loin d'être des hommes, nous en sommes tout le contraire.

LÉLIE

Je ne vous entends point.

PERRETTE

Vous nous entendrez avec le temps. Mais, qui aimez-vous mieux de nous deux ? Là, parlez franchement, n'est-ce pas moi ?

LÉLIE

Je vous aime beaucoup ; mais je l'aime infiniment davantage.

LUCINDE

Tout de bon ?

LÉLIE

Tout de bon.

PERRETTE

C'est à cause que vous êtes la plus brave.

LÉLIE

Non, non, je ne regarde point aux habits ; je ne saurais vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE

Vous m'aimez donc ?

LÉLIE

Plus que toutes les choses du monde.

PERRETTE

Mais que pensez-vous en l'aimant ?

LÉLIE

Mille choses que je n'ai jamais pensées.

LUCINDE

N'en avez-vous point à me dire ?

PERRETTE

Et que seriez-vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez ?

LÉLIE

Tout.

LUCINDE

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre ?

LÉLIE

De tout mon cœur, pourvu que je vous suive toujours.

# Scène XII

Josselin, Lucinde, Perrette, Lémie.

LÉLIE

Ah ! mon cher Monsieur Josselin, vous allez être ravi.

LUCINDE

Ah Ciel !

JOSSÉLIN

Que vois-je ? tout est perdu. Ah ! vraiment, voici bien pis que la promenade.

LÉLIE

Je n'en avais jamais vu ; et je le savais bien, moi, qu'il y avait dans le monde quelque chose qu'on ne me disait pas.

JOSSÉLIN

Paix !

PERRETTE

Qu'il a la mine rébarbative !

JOSSÉLIN

Eh ! d'où diantre ces deux carognes sont-elles venues ?

LÉLIE

Monsieur Josselin...

JOSSÉLIN

Taisez-vous.

PERRETTE

Comme il nous regarde !

LUCINDE

Le vilain homme que voilà !

JOSSÉLIN

Qui vous a conduites ici, impudentes que vous êtes ? Qu'y venez-vous faire ?

PERRETTE

C'est pis qu'un loup-garou.

LÉLIE

Monsieur Josselin, ne les effarouchez pas.

JOSSÉLIN

Comment, petit fripon ! vous osez... Qu'elles sont belles !

LUCINDE

Si c'est un crime pour nous de nous trouver ici, il n'est pas difficile de le réparer, et notre dessein n'est pas d'y faire un long séjour.

JOSSÉLIN

Le beau visage qu'a celle-là !

PERRETTE

Je n'y serions pas venues, si j'ussions cru qu'on nous eût si mal reçues.

JOSSÉLIN

Le drôle de petit air qu'a celle-ci !

LÉLIE

N'est-il pas vrai, Monsieur Josselin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau ?

JOSSÉLIN

Non, cela n'est pas vrai. Vous ne savez ce que vous dites. Les deux jolis bouchons que voilà !

PERRETTE

Il est enragé. Comme il rouille les yeux !

LÉLIE

Monsieur Josselin, menons-les à mon père.

JOSSÉLIN

Comment ! petit effronté, à votre père ! Tournez-moi les talons, et ne regardez pas derrière vous.

LÉLIE

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSÉLIN

Tournez-moi les talons, vous dis-je... Et vous, détalez au plus vite.

LÉLIE

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSÉLIN

Et je le veux, moi. Allez vite... Allez vous cacher dans ma chambre, au bout de cette allée. Voilà la clef.

PERRETTE

Comme il se radoucit ! Ferons-je bien d'y aller ?

JOSSÉLIN

Si vous ne dépêchez... Entrez dans le petit cabinet, à main gauche... Allez vite, allez.

LÉLIE

Demeurez ici, je vous en conjure !

JOSSÉLIN

Je vous l'ordonne, partez promptement.

LÉLIE

Pour la dernière fois, Monsieur Josselin... **Aux deux femmes.** Attendez-moi, je vous prie : je cours trouver mon père ; j'obtiens de lui que je vous aie ici, et Monsieur Josselin se repentira de vous avoir grondés. Je reviendrai dans un moment.



## Scène XIII

Lucinde, Perrette, Josselin.

JOSSÉLIN

Ah ! malheureuses petites femelles ! savez-vous bien où vous êtes, et le malheur qui vous talonne ?

LUCINDE

Nous savons tout ce que vous pouvez nous dire ; mais nous espérons tout de votre bonté.

JOSSÉLIN

Que vous êtes heureuses d'être belles ! Sans cela...  
Écoutez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là : ce serait gâter toutes vos affaires.

PERRETTE

Oh ! je ne nous boutons rien dans la tête que de la bonne sorte.

JOSSÉLIN

Son père veut enterrer toute sa famille avec lui, et ne consentira jamais...

LUCINDE

Mettez-nous en lieu où nous puissions vous apprendre notre infortune, et savoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSÉLIN

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce château, et j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous ; à condition que, pour l'amour de moi...

PERRETTE

Allez, mon bon Monsieur, vous voyez deux pauvres orphelines, qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN

Venez, suivez-moi.

# Scène XIV

Lucinde, Perrette, Josselin, Bertrand.

BERTRAND

Oh ! palsangué ! je vous prends sur le fait ; je n'en suis plus que de moitié.

JOSELIN

Voilà un maroufle qui vient bien mal à propos.

BERTRAND

Testiguenne ! puisque vous voulez les fourrer dans votre chambre, je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir boutées dans ma cahute : vous le serez avec moi ; je ne m'en soucie guère !

JOSELIN

Veux-tu te taire ?

BERTRAND

Morgué ! je ne me tairai point, à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSELIN

Qu'entends-tu par là ?

BERTRAND

J'entends que vous soyez pendu tout seul.

JOSELIN

Que veut dire cet animal-là ?

BERTRAND

Je veux dire qu'à moins que vous ne disiez que c'est vous qui les avez cachées, je vais tout apprendre à notre maître.

JOSELIN

Eh bien ! oui, je dirai que c'est moi.

BERTRAND

Mais, morgué ! point de tricherie au moins.

PERRETTE

J'entends quelqu'un.

BERTRAND

Rentrez dans ma logette, et ne vous montrez plus, sur les yeux de votre tête.

JOSSELIN

Chut ! ou je te rendrai complice.

BERTRAND

Motus ! ou je découvrirai le pot au rose.

# Scène XV

Anselme, Lélie, Josselin, Bertrand.

LÉLIE

Oui, mon père, il est impossible que vous me refusiez quand vous les aurez vus. Venez seulement... Où sont-ils ? Qu'en avez-vous fait, Monsieur Josselin ?

JOSSELIN

Que veut-il-dire ?

ANSELME

Je ne sais ce qu'il me vient conter.

LÉLIE

Que sont-ils devenus, Bertrand ?

BERTRAND

À qui en veut-il donc ?

LÉLIE

Répondez-moi, Monsieur Josselin, ou, malgré la présence de mon père...

JOSSELIN

Doucement, petit drôle !

LÉLIE

Éclaircis-moi de ce que je veux savoir, coquin !

BERTRAND

Haye ! ahy ! vous m'étranglez... Est-il devenu fou ?

LÉLIE

Ah, mon père ! commandez qu'on me les fasse retrouver, ou j'en mourrai de désespoir.

ANSELME

Quoi ? qu'y a-t-il ? que veux-tu qu'on te rende ? Te voilà bien échauffé !

LÉLIE

Cherchons partout. Si je ne les retrouve, je sais bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND

Eh ! attendez, attendez. Ce ne sont pas des moigniaux que vous charchez ?

LÉLIE

Non, traître ! ce ne sont pas des moineaux.

BERTRAND

Eh bien ! morgué, quoi que ce puisse être, allons les chercher nous deux. M'est avis que j'ai entendu queuque chose grouiller de ce côté-là.

LÉLIE

Courons-y. Mon pauvre Bertrand, ne me quitte point... Monsieur Josselin, malheur à vous si je ne les retrouve !

# Scène XVI

Anselme, Josselin.

JOSSELIN

Des menaces ! Vous voyez comme il perd le respect.

ANSELME

Qu'on l'arrête.

JOSSELIN

Non, non : il vaut mieux qu'en courant il aille dissiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ANSELME

Mais je crois qu'en effet il est devenu fou : quel galimatias m'a-t-il fait ?

JOSSELIN

C'est justement une suite de ce que je disais tantôt. Ce sont des idées qui lui passent par la cervelle, et je ne jurerais pas trop que ce ne fussent des idées de femmes.

ANSELME

Des idées de femmes ! Vous vous moquez, Monsieur Josselin ! Peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vu ?

JOSSELIN

Belles merveilles ! Et ne vous est-il jamais arrivé de faire des songes ?

ANSELME

Oui.

JOSSELIN

Et de voir en dormant des choses que vous n'aviez jamais vues, et que vous ne vous seriez jamais imaginées si vous n'aviez dormi ?

ANSELME

D'accord ; mais ce petit garçon-là ne dort pas.

JOSSELIN

Non, vraiment ; au contraire, je ne l'ai jamais vu si éveillé.

ANSELME

Eh bien ?

JOSSELIN

Eh bien ! il rêve tout éveillé ; et c'est justement ce qui fait qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plutôt que d'autres ?

JOSSELIN

C'est que ces animaux-là se fourrent partout, malgré qu'on en ait.

ANSELME

Cela serait bien horrible que toutes mes précautions fussent inutiles.

JOSSELIN

Elles le seront à coup sûr ; et dès à présent je vous en donne ma parole.

ANSELME

Il n'importe ; et, si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connaîtra du moins que pour les haïr.

JOSSELIN

Il ne les haïra point.

ANSELME

Il les détestera, en apprenant ce qu'elles savent faire... Mais qu'est-ce ci ?



JOSSELIN

Eh ! c'est ce bon paysan qui vous amène ces deux personnes pour faire essai de votre coupe.

# Scène XVII

Anselme, Josselin, Lucinde, Perrette,  
MM. Tobie et Griffon, Thibaut.

PERRETTE, à la fenêtre avec Lucinde.

Le petit homme n'y est pas, vous dis-je.

LUCINDE

Il n'importe. Voyons d'ici ce qui se passe, puisque nous pouvons voir sans être vues.

GRIFFON

Oui, cadédis ! je bous le dis, et bous le soutiens ; bous êtes un von sot, veau-frère.

THIBAUT

Ah ! ah ! Monsieur, au mari de Madame votre sœur !

PERRETTE

Madame, c'est Thibaut.

THIBAUT

Sot ! Et qu'est-ce ? Queue terminaison est chela ?

LUCINDE

Mon père et mon oncle sont ici.

TOBIE

Nous sommes gens de bien de notre race ! je serais marri qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT

Eh ! eh ! Monsieur, le frère de Madame votre femme ! vous n'y songez pas.

GRIFFON

Tu fais vient de m'appartenir.

TOBIE

C'est le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT

Messieurs, Messieurs, venez m'aider, s'il vous plaît, à mettre le holà entre deux beaux-frères qui se vont couper la gorge.

ANSELME

Qu'est-ce que c'est donc ? Qu'avez-vous, Messieurs, qui vous oblige à en venir aux invectives ?

GRIFFON

Eh ! Messieurs, serbiteur ; je vous fais juges de ceci. Boici le fait. J'ai fait l'honneur à ce Monsieur de donner mon fils, qui est novle Monsieur comme moi, mordi ! en mariage à sa fille, qui n'est qu'une simple roturière ; et, parce que la veille des noces la sottte s'éclipse de la case paternelle, il a l'insolence de dire que c'est ma faute, et qu'elle a eu peur d'entrer dans mon alliance, à cause que je suis sébère dans ma famille, et que je ne beux pas souffrir qu'aucun godeluriau approche mon domaine de la vanlieue.

TOBIE

Qu'est-ce ? je donne ma fille, qui aura dix mille livres de rente, au fils de ce Monsieur, qui est gueux comme un rat ; et, parce qu'elle s'en est enfuie de chez moi pour éviter ce mariage, il me dira, en me traitant comme un je ne sais qui, que c'est parce que je suis trop bon dans mon domestique, à cause que ma femme est toujours autour de moi à m'étouffer de caresses, et que je souffre qu'elle m'appelle son petit papa, son petit fanfan, son petit camuset : ce qui fait que ma maison est ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN

Voilà un différend qu'il est assez facile d'accommoder. Ces Messieurs se disent les choses de si bonne foi, qu'on ne peut s'empêcher de les croire ; mais, pour savoir lequel des deux s'est le plus fait aimer de sa femme par ses manières, votre coupe enchantée sera d'un secours merveilleux, et je suis sûr qu'elle les mettra d'accord : je vais l'apporter.

ANSELME

Allez, Monsieur Josselin, cela finira la dispute.

GRIFFON

Cet homme nous a fait récit de cette coupe, et je serai rabi de connaître par elle lequel est le fat de nous deux : je suis sûr que ce n'est pas moi.

TOBIE

Nous en allons voir tout à l'heure un bien penaud ! je sais bien qui ce ne sera pas.

ANSELME

Voici la coupe.

TOBIE

Donnez, donnez. Je serais bien fâché de n'en pas faire essai le premier, pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait. **Le vin se répand.**

JOSSELIN

Ah ! ah !

TOBIE

Que vois-je ! le vin est répandu, je pense ?

JOSSELIN

Oh ! par ma foi ! le petit papa, le petit fanfan, le petit camuset en tient.

GRIFFON

Eh, qui de nous dus est le fat ? hem ? Cadédis, mon veau-frère, bous me ferez raison de la conduite de ma sœur.

TOBIE

Voilà une méchante créature ! je ne l'aurais jamais cru.

JOSSELIN

Quand elle viendra vous étouffer de caresses, je vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

TOBIE

C'est chez vous qu'elle a sucé ce mauvais lait-là.

GRIFFON

Oui, oui, cadédis ! l'absinthe n'est pas plus amère que le lait que je leur fais sucer... Bersez, bersez, veau Ganymède... Bous allez boir, veau-frère... À la santé de la compagnie. (La coupe répand.)

JOSSELIN

Ahy, ahy, ahy.

GRIFFON

Bouais ! c'est que je ne la tiens pas droite. (La coupe répand.)

JOSSELIN

Prenez donc garde.

ANSELME

Voyez, voyez.

GRIFFON

La main me tremble. (Tout répand.)

JOSSELIN

Ah ! l'on a approché de votre domaine plus près que de la banlieue.

GRIFFON

Ma foi ! je n'y comprends plus rien. Monsieur est von ; on le trahit. Je suis sébère ; et l'on me trompe. Sandis ! comment faut-il donc faire avec ces diantres d'animaux-là ? Allons, on s'en mordra les doigts. Sans adieu.

# Scène XVIII

Anselme, Tobie, Thibaut,  
Josselin ; Lucinde et Perrette.

ANSELME

Jusques au revoir.

JOSSELIN

Vous plaît-il boire encore un coup ? Oh ça ! à vous le dé pays !

THIBAUT

À moi ?

LUCINDE

Perrette, ton mari va boire.

PERRETTE

À quoi s'amuse-t-il ? Ce n'est pas que je craigne rien ; mais le cœur me tape.

JOSSELIN

À cause que vous êtes un bon frère, en voilà rasade : buvez.

THIBAUT

Palsangué ! je n'ai pas soif.

JOSSELIN

Il ne s'agit pas d'avoir soif, et c'est seulement par curiosité, et pour savoir si vous êtes aimé de votre femme : buvez.

THIBAUT

Non, morgué ! je ne boirai point. Et si le vin allait répandre par hasard ? Testigué, voyez-vous, je suis maladroit de ma nature. Quand je saurais ça, en serais-je plus gras ? en aurais-je la jambe plus droite ? en dormirais-je plus que des deux yeux ? en

mangerais-je autrement que par la bouche ? Non, pargué ! C'est pourquoui, frère, je suis votre sarviteur, je ne boirai point.

JOSSELIN

Voilà un *rustre* d'assez bon sens.

ANSELME

C'est ce qui me semble, et je suis quasi fâché de n'avoir pas été de son humeur.

TOBIE

Oh ! pardi, mon fermier, vous avez plus d'esprit que votre maître.

THIBAUT

Jarni ! je ne sais pas si je fais bien ; mais je sais bien que je serais fâché de faire autrement. J'aime Parrette : elle est ma femme ; quand elle serait la femme d'un autre, elle ne me plairait pas davantage. Je ne sais si je lui plais finfirmement, elle en fait le semblant, du moins : je ne rentre de fois chez moi, que je ne la retrouve tin telle que je l'ai laissée ; il n'y a pas un iota à dire. Elle aime à batifoler ; je suis d'humeur batifolante ; je batifolons sans cesse ; et, si je m'allais mettre dans la çarvelle tous vos engeingreigniaux, adieu le batifolage. Non, palsanguoy ! je n'en ferai rien.

JOSSELIN

Voilà comme je veux être, et, si je me marie..., mais je ne me marierai pas.

PERRETTE

Madame, je suis si niaise que je ne saurais plus m'en tenir : il faut que j'aille embrasser notre homme.

LUCINDE

Attends, Perrette ; que vas-tu faire ?

JOSSELIN

Voilà la perle des maris. Ami, touche là.

THIBAUT

Votre valet.

TOBIE

Voilà l'exemple des honnêtes gens. Embrasse-moi.

THIBAUT

Votre serviteur.

ANSELME

Voilà le miroir de la vie paisible.

THIBAUT

Votre très humble.

PERRETTE

Voilà un vrai homme à femme. Oh ! que je te baiserais tantôt !

THIBAUT

Eh ! testigué ! c'est Perrette.

ANSELME

Que vois-je ! des femmes !

THIBAUT

Je n'ai, morgué ! pas voulu boire dans la coupe : elle eût peut-être dit quelque chose qui m'aurait chagriné.

PERRETTE

Elle n'eût rien dit ; mais tu as bien fait : je t'en aime davantage.

TOBIE

Perrette, qu'as-tu fait de ma fille ?

LUCINDE

La voilà, mon père, qui se jette à vos genoux pour vous demander pardon.

TOBIE

Va, ma fille, je te pardonne.



ANSELME

Par quel moyen ces femmes sont-elles entrées chez moi ?

JOSSELIN

Je ne sais. Ce sont peut-être elles qui ont fait naître à Monsieur  
votre fils les idées...

# Scène dernière

Anselme, Tobie, Lélie, Lucinde,  
Perrette, Josselin, Thibaut, Bertrand.

BERTRAND

Ce n'est pas par là, vous dis-je.

LÉLIE

Non, non, laisse-moi... Mais que vois-je ? Ah ! c'est ce que je cherche... Oui, mon père, les voilà. Souffrez que je les amène à ma chambre, je vous promets de n'en sortir jamais.

ANSELME

Où suis-je ? que vois-je ? qu'entends-je ?

LÉLIE

Ah ! mon père, n'allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ANSELME

C'en est fait : la destinée et la nature sont plus fortes que mes raisonnements. Votre seule présence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avais caché pendant seize années.

JOSSELIN

Cela est admirable.

ANSELME

Je commence moi-même à me rendre à la raison, et je vais changer de manière.

TOBIE

Qu'est-ce que tout ceci ?

ANSELME

Vous le saurez, Monsieur. En attendant qu'on vous l'apprenne, je vous dirai seulement que mon fils a beaucoup de noblesse et

plus de bien, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'unir sa destinée à celle de Mademoiselle votre fille.

TOBIE

Volontiers. J'en serai ravi ; et cela fera enrager ma femme.

LÉLIE

Je ne comprends rien à tous ces discours. Que veulent-ils dire, Monsieur Josselin ?

JOSSELIN

Cette belle vous l'apprendra.

ANSELME

Oui, mon fils, je vous la donne en mariage.

LÉLIE

En mariage ? cela signifie-t-il qu'elle demeurera toujours avec moi, mon père ?

ANSELME

Oui, mon fils.

LÉLIE

Quelle joie ! Ah, mon père ! que je vous ai d'obligation !

JOSSELIN

Jamais le petit fripon n'a embrassé si fort.

THIBAUT

Pargué ! Perrette, tout ça est drôle.

PERRETTE

Oui, tout cela est bel et bon ; mais cette chienne de coupe, que deviendra-t-elle ? Qu'il n'en soit plus parlé ; car, quoique je ne craignons rien, je ne dormirions point en repos, voyez-vous.

ANSELME

Qu'elle ne vous inquiète point : je la briserai en votre présence.

JOSSELIN

Quelqu'un veut-il faire essai de la coupe ? qu'il se dépêche. Mais, franchement, je ne conseille à personne d'y boire ; et l'exemple du paysan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.

LIGARAN 

# Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose  
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez  
notre catalogue  
en cliquant [ici](#).**